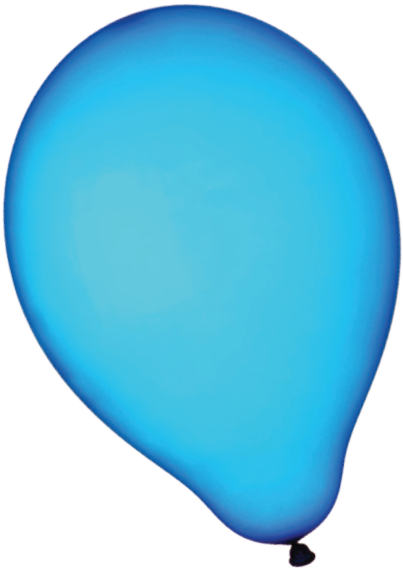
Margaret Atwood



COMPTES et LÉGENDES

[la dette et la face cachée de la richesse]

Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

Comptes et Légendes

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
EN LANGUE FRANÇAISE

Faire surface, L'Étincelle/Grasset, 1978 ; Le Serpent à Plumes, 1994 ; Robert Laffont, 2007.

L'Œuf de barbe-bleue, Libre expression, 1979.

Lady Oracle, L'Étincelle, 1980 ; Autrement, 1997.

La Vie avant l'homme, Robert Laffont, 1981.

Marquée au corps, Quinze, 1983.

La Femme comestible, Quinze, 1984 ; Robert Laffont, 2008.

Les Danseuses, Quinze, 1986.

Meurtre dans la nuit, Éditions du Remue-ménage, 1987.

Œil-de-Chat, Robert Laffont, 1990.

La Voleuse d'hommes, Robert Laffont, 1994.

Politique de pouvoir, L'Hexagone, 1995.

La Troisième Main, La Pleine Lune, 1995 ; Le Serpent à Plumes, 1996 (sous le titre *La petite poule rouge vide son cœur*).

Mort en lisière, Robert Laffont, 1996.

Deux sollicitudes, entretiens avec Victor Lévy-Beaulieu, Éditions Trois-Pistoles, 1996.

Captive, Robert Laffont, 1998.

Le Cercle vicieux, Éditions du Noroît, 1999.

Le Tueur aveugle, Robert Laffont, 2002.

La Servante écarlate, Robert Laffont, 2005.

Le Dernier Homme, Robert Laffont, 2005.

Matin dans la maison assassinée, Autre temps, 2005.

L'Odyssée de Pénélope, Boréal/Flammarion, 2005.

Cibles mouvantes, Boréal, 2006.

Extrait de la publication

Margaret Atwood

Comptes et Légendes

La dette et la face cachée de la richesse

traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Boréal

Extrait de la publication

Ce livre est paru à l'origine dans le cadre des conférences Massey présentées par le réseau CBC, le Massey College de l'Université de Toronto et House of Anansi Press. Ce cycle de conférences, créé en l'honneur du très honorable Vincent Massey, ancien gouverneur général du Canada, a été inauguré en 1961 pour permettre à des sommités de communiquer les résultats de recherches ou de réflexions originales sur des sujets d'actualité.

La traduction de cet ouvrage a été rendue possible
grâce à une aide financière du Conseil des Arts du Canada.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ).

Les Éditions du Boréal sont inscrites au programme d'aide aux entreprises
du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du programme
de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Anansi Press et les Éditions du Boréal.

© O. W. Toad Ltd. 2008
© Les Éditions du Boréal 2009 pour l'édition en langue française au Canada
Dépôt légal : 2e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2008 par House of Anansi Press
sous le titre *Payback: Debt and the Shadow Side of Wealth.*

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Atwood, Margaret, 1939-

Comptes et légendes : la dette et la face cachée de la richesse

Traduction de : Payback.
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7646-0656-8

1. Dettes – Aspect social. 2. Dettes dans la littérature. I. Titre.

HG3701.A7814 2009 332.024'02 C2009-940505-9

Extrait de la publication

Pour Graeme et Jess,
et Matthew et Graeme le jeune.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

UN

Balances anciennes

Le jour de son vingt et unième anniversaire, le naturaliste canadien Ernest Thompson Seton reçut de son père une facture d'un genre bien particulier. C'était un relevé de toutes les dépenses liées à son enfance et à sa jeunesse, y compris les honoraires du médecin qui l'avait mis au monde. Plus curieux encore, Ernest aurait payé. J'ai toujours cru que M. Seton père était un imbécile, mais je n'en suis plus si certaine. Et s'il était — en principe — dans le vrai ? Du simple fait d'exister, devons-nous quelque chose à quelqu'un ? Si cela était, que devons-nous, et à qui ? Et comment devons-nous rembourser ?

Le moteur du présent livre, c'est la curiosité — la mienne — ainsi que l'espoir que je caresse d'explorer par l'écriture un sujet que je connais mal, mais qui, pour cette raison même, m'intrigue. Ce sujet, c'est la dette.

Mon livre ne parle ni de la gestion de la dette, ni de la dette de sommeil, ni de la dette nationale, ni de l'administration du budget mensuel des particuliers, ni des avantages de l'endettement (qui vous permet d'emprunter pour investir et ainsi de faire fructifier votre capital), ni des accros du shopping et du moyen de déterminer si vous êtes du nombre : les librairies et Internet regorgent de ressources de ce genre.

Extrait de la publication

Les pages qui suivent ne portent pas non plus — même s'il en sera peut-être question au passage — sur des dettes plus sordides : les dettes de jeu et les vendettas mafieuses, ou les mélodrames dans lesquels des créanciers se triturent la moustache et invoquent le loyer en retard pour forcer de splendides jeunes femmes à coucher avec eux. Le présent livre a plutôt pour objet la dette comme construction humaine, et donc comme construction imaginaire, laquelle reflète et amplifie des peurs insondables et des appétits voraces, aussi humains les uns que les autres.

Les écrivains écrivent sur ce qui les inquiète, affirme Alistair MacLeod. Et sur ce qui les intrigue, me permettrai-je d'ajouter. Le sujet du présent livre est l'un des plus inquiétants et des plus curieux que je connaisse, soit le carrefour où l'argent, les récits et la croyance religieuse se croisent, parfois avec une force explosive.

Les questions qui nous intriguent à l'âge adulte nous tracassaient déjà lorsque nous étions enfants, du moins si j'en juge par mon expérience. Dans la société où j'ai grandi, à la fin des années 1940, il y avait trois sujets tabous. Le premier était l'argent, en particulier le salaire que touchait chacun. Le deuxième était la religion : quiconque amorçait une conversation à ce propos risquait l'Inquisition espagnole, ou pis encore. Le troisième était le sexe. Or, comme je suis issue d'une famille de biologistes, je n'avais qu'à feuilleter les livres qui traînaient à la maison pour assouvir ma curiosité à propos des mœurs sexuelles, du moins celles des insectes : les ovipositeurs n'avaient pas de secrets pour moi. Dans mon cas, la fascination des enfants pour l'interdit se concentrait donc sur les deux autres sujets tabous : les finances et la religion.

Au début, les deux catégories me semblaient distinctes : d'un côté, les questions divines, par définition invisibles ; de l'autre, celles relatives à César, par trop matérielles. Ces dernières prenaient la forme de veaux d'or, lesquels ne couraient

Extrait de la publication

pas les rues de Toronto, à l'époque, et de l'argent, dont l'amour effréné était la racine de tous les maux. Par ailleurs, il y avait oncle Picsou, personnage de bande dessinée — dont j'étais lectrice avide —, milliardaire coléreux, avare et souvent retors, modelé sur le célèbre grippe-sou repenti de Charles Dickens, Ebenezer Scrooge. Oncle Picsou, en bon ploutocrate, avait un énorme coffre rempli de pièces d'or dans lequel ses trois petits-neveux canards et lui batifolaient, comme dans une piscine. L'argent, pour oncle Picsou et les jeunes triplés, était non pas la racine de tous les maux, mais simplement un jouet amusant. Où se situait donc la vérité ?

Les enfants des années 1940 avaient en général un peu d'argent de poche. Sans en parler ni y porter un amour exagéré, nous devions apprendre à bien l'administrer dès notre plus jeune âge. À huit ans, j'ai occupé mon premier emploi rémunéré. Bien qu'à une échelle plus restreinte, l'argent m'était déjà familier ; je recevais en effet une allocation de cinq cents par semaine, somme qui, à l'époque, causait beaucoup plus de caries qu'aujourd'hui. Quant aux sous que je ne dilapidais pas en bonbons, je les conservais dans une boîte en métal qui avait auparavant renfermé du thé Lipton. La boîte en question était ornée de motifs indiens aux couleurs vives : un éléphant, une opulente femme voilée, des hommes enturbannés, des temples et des dômes, des palmiers et un ciel d'un bleu impossible. Il y avait des feuilles d'un côté de la pièce de monnaie et une tête de roi de l'autre, et je les classais selon leur rareté et leur beauté : le roi George VI, monarque en titre, était monnaie courante et occupait par conséquent le bas de mon petit palmarès snob, surtout qu'il n'avait ni moustache ni barbe ; mais il y avait encore en circulation quelques pièces à l'effigie de George V, plus velu, et même une ou deux à celle d'Édouard VII, au visage littéralement mangé par les poils.

Je savais que ces pièces pouvaient être échangées contre des biens, des cornets de crème glacée, par exemple, mais je ne

Extrait de la publication

les jugeais pas supérieures aux autres devises utilisées par les enfants : cartes d'avions (comme on en trouvait dans les paquets de cigarettes), bouchons de bouteilles de lait, albums de bandes dessinées et billes de verre en tous genres. Dans chaque catégorie, le principe était toujours le même : la valeur de l'objet augmentait en fonction de sa beauté et de sa rareté. C'étaient les enfants eux-mêmes qui déterminaient le taux de change, ce qui n'allait pas sans d'âpres marchandages.

Tout a changé le jour où j'ai commencé à travailler. Le boulot, qui me rapportait vingt-cinq cents l'heure — une petite fortune ! —, consistait à promener un bébé en landau dans la neige. Pour toucher mon salaire, je n'avais qu'à ramener le bébé vivant et gelé à l'intérieur des limites du raisonnable. À partir de ce moment, les pièces de un cent ont toutes eu la même valeur, peu importe la tête qui y figurait. D'où une leçon primordiale : dans le domaine de la haute finance, les considérations esthétiques sont, hélas, vite mises au rancart.

Comme je gagnais beaucoup d'argent, il me fallait, m'a-t-on informée, un compte en banque : je suis donc passée de la boîte de thé Lipton au carnet rouge. La différence entre les pièces à l'effigie des rois et les billes, les albums de bandes dessinées, les bouchons de bouteilles de lait et les cartes d'avions m'est alors apparue clairement : la banque n'acceptait pas les billes. On vous encourageait malgré tout à apporter votre argent dans ce lieu, où il était gardé en sécurité. Lorsque j'avais accumulé une somme dangereuse — mettons un dollar —, je me rendais à la banque, où un caissier à l'aspect intimidant inscrivait le montant à l'aide d'une plume.

De temps à autre, une somme supplémentaire apparaissait dans mon carnet rouge — une somme que je n'y avais pas déposée. C'était, m'a-t-on expliqué, les « intérêts », et je les avais « gagnés » simplement en confiant mon argent à la banque. Mystère. Certes, je trouvais bien intéressant d'avoir plus d'argent — d'où sans doute le mot « intérêt » —, mais je savais que je n'avais pas vraiment gagné cet argent, étant donné que je

Extrait de la publication

n'avais pas promené dans la neige de bébé appartenant à la banque. D'où venaient ces étranges sommes ? Sans doute du lieu imaginaire d'où émanaient les pièces de cinq cents laissées par la petite souris en échange des dents de lait tombées : royaume immatériel inventé de toutes pièces par de bonnes âmes, fable à laquelle nous devions faire semblant de croire si nous voulions profiter de la combine voulant qu'une dent vaille précisément cinq cents.

Cependant, les pièces de cinq cents glissées sous l'oreiller étaient bien réelles. Les intérêts de la banque aussi, car il était possible de les encaisser et de les reconvertir en pièces de un cent et donc en bonbons et en cornets de crème glacée. Mais comment une fiction pouvait-elle accoucher d'objets réels ? Les contes comme *Peter Pan* m'avaient appris qu'il suffisait de ne plus croire aux fées pour qu'elles meurent : si je cessais de croire aux banques, mourraient-elles, elles aussi ? Les adultes affirmaient que les fées étaient irréelles et les banques réelles. Mais disaient-ils vrai ?

Ainsi a débuté ma perplexité en matière de finances. Elle ne m'a jamais quittée.

Au cours des cinq dernières décennies, j'ai passé beaucoup de temps dans les transports en commun. Je lis toujours les pubs. Dans les années 1950, les pubs de gaines et de soutiens-gorge abondaient, comme celles de désodorisants et de rince-bouches. De nos jours, elles ont disparu au profit de pubs relatives à des maladies — problèmes cardiaques, arthrite, diabète et le reste —, aux moyens d'arrêter de fumer, aux séries télévisées qui mettent invariablement en vedette une ou deux femmes à l'allure de déesses (à moins qu'il ne s'agisse en réalité d'annonces de teintures pour les cheveux et de crèmes pour la peau) ou encore aux organismes de lutte contre la dépendance aux jeux de hasard. Sans oublier les pubs — très nombreuses, celles-là — des services qui concernent l'endettement.

Sur l'une d'elles, on voit une femme au sourire radieux en

Extrait de la publication

compagnie d'un jeune enfant. La légende se lit comme suit : « À présent, je maîtrise la situation… Finis les appels des agences de recouvrement. » « L'argent n'achète pas le bonheur ? Foutaise ! La dette se gère », proclame une autre. « Il y a une vie après l'endettement ! » pépie une troisième. « Il est possible de vivre heureux jusqu'à la fin des temps ! » roucoule une quatrième à l'intention des amateurs de contes de fées qui glissent leurs factures sous le tapis et font comme s'ils les avaient payées. « On vous pourchasse ? » demande une cinquième, menaçante, à l'arrière d'un autobus. Ces services promettent non pas de faire disparaître vos dettes comme par magie, mais bien de vous aider à les consolider et à les rembourser petit à petit, de même qu'à briser les habitudes de consommation qui vous ont mis dans l'embarras.

Pourquoi ces publicités sont-elles si nombreuses ? Parce que le nombre de personnes endettées atteint des sommets ? C'est tout à fait possible.

Dans les années 1950, à l'ère des gaines et des désodorisants, les annonceurs étaient de toute évidence convaincus que la plus grave source d'angoisse était le corps : les chairs qui se répandent, tout en dégageant une odeur abominable. Comme votre corps menaçait de vous trahir, vous deviez le maîtriser. Sinon, il risquait de faire sentir sa présence, de vous couvrir d'une honte si profonde et si intimement mêlée au sexe qu'on ne pouvait même pas l'évoquer dans les transports en commun. Aujourd'hui, les choses ont beaucoup changé. Les prouesses sexuelles, qui font partie intégrante de l'industrie du divertissement, ne sont plus source de blâme ni de culpabilité, et votre corps n'est plus votre principale cause d'angoisse, sauf s'il est atteint de l'une des maladies dont il est si abondamment question dans les publicités. L'inquiétude vient plutôt de votre « passif » financier.

Non sans raison d'ailleurs. La première carte de crédit a vu le jour dans les années 1950. En 1955, le ratio d'endettement du ménage canadien moyen était de 55 % du revenu annuel ;

Extrait de la publication

en 2003, il était passé à 105,2 %. Il a encore augmenté depuis. Aux États-Unis, ce ratio était de 114 % en 2004. En d'autres termes, de très nombreuses personnes dépensent plus qu'elles ne gagnent. Il en va de même pour quantité de gouvernements nationaux.

Sur le plan microéconomique, un ami me parle d'une véritable épidémie d'endettement chez les jeunes de dix-huit ans et plus, en particulier les étudiants d'université : ciblés par les émetteurs de cartes de crédit, ils dépensent le montant maximal, sans prendre le temps de réfléchir aux conséquences, et se trouvent bientôt aux prises avec des dettes qu'ils ne peuvent pas rembourser, à des taux d'intérêt très élevés. Comme les neurologues nous apprennent que le cerveau de l'adolescent, foncièrement différent de celui de l'adulte, n'est pas vraiment capable de comprendre les conséquences à long terme de l'offre « achetez aujourd'hui, payez plus tard », on devrait en venir à la conclusion qu'il s'agit d'une forme d'exploitation.

À l'autre bout du spectre, le monde financier vit aujourd'hui le douloureux effondrement d'un mécanisme appelé « prêts hypothécaires à haut risque », régime pyramidal que la plupart des gens ne comprennent pas très bien, mais qui, au fond, revient à ceci : certaines grandes institutions financières, après avoir accordé des prêts hypothécaires à des personnes totalement incapables d'assumer les versements mensuels, ont coiffé ces mauvaises créances de titres ronflants et les ont vendues à d'autres institutions et à des fonds spéculatifs, qui ont cru qu'elles valaient quelque chose. Bref, c'est l'équivalent des cartes de crédit offertes aux jeunes, mais à une échelle beaucoup plus grande.

Une amie américaine m'écrit : « Il n'y a pas si longtemps, j'étais cliente de trois banques et d'une société de prêts hypothécaires. La banque numéro 1 a acheté les deux autres et s'efforce d'acquérir la société de prêts hypothécaires, qui est en faillite. Ce matin, on révèle cependant que la banque survivante est également en sérieuse difficulté. Elle tente de renégocier

Extrait de la publication

l'achat de la société de prêts hypothécaires. Première question : si vous êtes au bord de la faillite, pourquoi acheter une société dont l'insolvabilité fait la une des journaux ? Deuxième question : si tous les prêteurs font faillite, les emprunteurs seront-ils exonérés de leurs dettes ? Tu n'as pas idée de la détresse de l'Américain accro au crédit. Si je comprends bien, des quartiers entiers du Midwest ressemblent à ceux de ma ville natale : des maisons vides assaillies par les plantes grimpantes, l'herbe qui vous arrive aux genoux et pas de propriétaires déclarés. C'est la chute : nous récoltons ce que nous avons semé. »

Malgré les séduisantes résonances bibliques d'une telle conclusion, on reste perplexe. Pourquoi cette situation ? Comment s'explique-t-elle ? La réponse que j'entends souvent — la « cupidité » — est peut-être exacte, mais elle ne révèle pas les causes profondes du phénomène. Quel est donc ce « crédit » qui nous mine ? Comme l'air, il nous entoure, et nous n'y pensons que lorsqu'il vient à manquer. Il ne fait aucun doute que nous considérons désormais l'endettement comme essentiel à notre bien-être collectif. Lorsque la situation est au beau fixe, il nous porte comme un ballon gonflé à l'hélium ; nous nous élevons de plus en plus haut, et le ballon grossit jusqu'à ce que, pouf ! un rabat-joie y plante une aiguille, et c'est la dégringolade. Quelle est la nature de l'aiguille en question ? Un autre de mes amis avait l'habitude de dire que les avions s'élèvent dans les airs uniquement parce que les passagers — au mépris du bon sens — les en croient capables : sans l'illusion collective qui les porte, ils s'écraseraient aussitôt. En va-t-il de même pour le crédit ?

En d'autres termes, le crédit existe peut-être seulement parce que nous l'imaginons. Ce sont les formes que ces fantasmes ont prises — de même que leur incidence sur notre réalité — que j'examinerai ici.

Nos attitudes actuelles relativement à la dette sont profondément enracinées dans notre culture, laquelle, ainsi que l'af-

Extrait de la publication

firme le primatologue Frans de Waal, « est un outil de transformation extrêmement puissant, qui nous touche tout entiers et pénètre au cœur même de l'existence humaine ». Mais peut-être d'autres schèmes encore plus fondamentaux sont-ils modifiés de nos jours.

Postulons que tous les comportements humains — le bon, la brute et le truand — sont offerts dans un buffet de comportements coiffé de la mention *Homo sapiens sapiens.* Notre buffet ne porte pas la mention *Araignées,* ce qui explique que nous ne passions pas notre temps à gober des mouches bleues, ni la mention *Chiens,* et c'est pour cette raison que nous ne marquons pas les bouches d'incendie de nos odeurs glandulaires et que nous ne fourrons pas notre museau dans les sacs-poubelles. En revanche, la nourriture fait partie du buffet humain, car, comme toutes les espèces, nous sommes motivés par la faim et l'appétit. Parmi les autres plats, on trouve des peurs et des désirs moins concrets — par exemple, « J'aimerais pouvoir voler dans les airs », « J'ai envie de coucher avec toi », « La guerre a pour effet d'unir les membres de la tribu », « J'ai peur des serpents » et « Qu'adviendra-t-il de moi quand je serai mort ? »

Mais tous les plats proposés dans le grand buffet sont liés à nos schémas humains élémentaires : ce que nous voulons et ne voulons pas, ce que nous admirons, ce que nous méprisons, ce que nous aimons, ce que nous haïssons et ce que nous craignons. Les généticiens vont parfois jusqu'à parler de nos « modules », comme si nous étions des systèmes électroniques munis de circuits fonctionnels pouvant être allumés ou éteints à volonté. Pour le moment, la question de savoir si de tels modules distincts font effectivement partie de nos circuits neuraux génétiquement déterminés reste ouverte à l'expérimentation et au débat. Quoi qu'il en soit, je pose le principe suivant : plus un schème de comportement reconnaissable comme tel — c'est-à-dire manifestement présent en nous — est ancien, plus il fait partie de notre « humanité » et plus ses variantes culturelles seront nombreuses.

Extrait de la publication

Table des matières

UN • Balances anciennes 9

DEUX • La dette et le péché 43

TROIS • La dette comme récit 77

QUATRE • La face cachée 113

CINQ • Vengeance 147

Notes 183

Bibliographie 193

Remerciements 199

Extrait de la publication

Margaret Atwood

COMPTES ET LÉGENDES

La dette et la face cachée de la richesse

Le moteur du présent livre, c'est la curiosité — la mienne — ainsi que l'espoir que je caresse d'explorer par l'écriture un sujet que je connais mal, mais qui, pour cette raison même, m'intrigue. Ce sujet, c'est la dette.

Les pages qui suivent ne portent pas — même s'il en sera peut-être question au passage — sur les dettes les plus sordides : les dettes de jeu et les vendettas mafieuses, ou les mélodrames dans lesquels des créanciers se triturent la moustache et invoquent le loyer en retard pour forcer de splendides jeunes femmes à coucher avec eux. Le présent livre a plutôt pour objet la dette comme construction humaine, et donc comme construction imaginaire, laquelle reflète et amplifie des peurs insondables et des appétits voraces, aussi humains les uns que les autres.

Les écrivains écrivent sur ce qui les inquiète, affirme Alistair MacLeod. Et sur ce qui les intrigue, me permettrai-je d'ajouter. Le sujet du présent livre est l'un des plus inquiétants et des plus curieux que je connaisse, soit le carrefour où l'argent, les récits et la croyance religieuse se croisent, parfois avec une force explosive.

Margaret Atwood

Plein d'esprit, finement argumenté et d'une prescience presque terrifiante... Aussi divertissant que dérangeant.
Chicago Tribune

© George Whiteside

Margaret Atwood est poète, romancière et essayiste. Son œuvre est lue dans le monde entier. Elle vit à Toronto. Au Boréal, elle a publié L'Odyssée de Pénélope *(2005) et* Cibles mouvantes *(2006).*

9 782764 606568
ISBN 978-2-7646-0656-8

24,95 $

IMPRIMÉ AU CANADA

Extrait de la publication